

VERDI Giuseppe

Né à Le Roncole, Parme, le 18 octobre 1813
et mort à Milan, le 27 janvier 1901

Fils de l'aubergiste des Roncoles (rameau dépendant de Busseto), adjoint au maire, mais illettré ; il apprend la musique avec l'organiste du village, puis, grâce à l'appui d'un mécène, intelligent, avec deux bons musiciens de la ville de Busseto. Il complète cette formation rudimentaire en étudiant les méthodes de piano et des traités d'harmonie, si bien qu'il est capable, à seize ans, d'enseigner à l'école de musique locale, de tenir l'orgue, de diriger les répétitions de la société philharmonique, de donner des récitals comme pianiste et de composer une grande quantité d'œuvres (détruites par la suite). En 1832, le Conservatoire de Milan rejette sa demande d'admission ; mais, grâce à la générosité de son protecteur, A. Barezzi (dont il épousera la fille en 1836), il passe cependant trois années à Milan où il devient l'élève privé de Lavigna. Au retour, il est nommé « maestro di musica » de la commune de Busseto. En 1839, grâce à l'appui d'un ami milanais, il fait représenter son premier opéra, *Oberto*, à la Scala, avec grand succès, et l'impresario de ce théâtre lui signe aussitôt un contrat pour trois autres ouvrages. L'un d'eux, *Nabucodonosor* (dit *Nabucco*) est accueilli triomphalement : ce premier chef-d'œuvre contient de pages dignes du plus grand Verdi. *Nabucco* et l'ouvrage suivant, *I Lombardi*, étendent sa réputation à toute l'Europe, et l'esprit patriotique dans lequel son traités ces deux sujets (propices aux allusions politiques) fait bientôt du compositeur un porte-drapeau du Risorgimento. Il ne cache pas d'ailleurs sa sympathie pour les insurgés, lors des événements révolutionnaires de 1848, et semble s'intéresser davantage à la politique qu'à son métier, qu'il assimile aux travaux forcés. En 1849, après avoir erré quelque temps entre Milan, Rome, Paris et Londres, il achète une propriété près de Busseto, qui devient la Villa Verdi et où il s'établit en 1851 avec la chanteuse Giuseppina Strepponi (qui avait contribué au succès de ses premiers opéras). Elle exerce sur le musicien une excellente influence (lui donnant notamment le goût de la vie simple à la campagne) et sera pour lui, jusqu'à sa mort en 1897, une compagne admirable ; ils se marient en 1859. La même année, il s'enthousiasma pour l'action de Garibaldi ayant toujours rêvé d'une Italie libre et unifiée. Son nom devint un symbole et, lorsque les murs se couvraient de « Viva Verdi », les patriotes traduisaient « Viva Vittorio Emanuele Re d'Italia ». Quand le duché de Parme eut voté pour l'union avec le Piémont, Verdi fut l'un des ambassadeurs qui se rendirent à Turin porter à Victor-Emmanuel le résultat du plébiscite ; et Cavour insista pour que le musicien fût partie du premier Parlement italien. C'est ainsi qu'il fut député de Fidenza jusqu'en 1865. Ces événements ralentirent l'activité créatrice de Verdi qui, jusqu'en 1857, avait fait représenter un ou deux opéras chaque année. Seulement sept opéras verront le jour dans les trente-cinq dernières années de sa vie ; mais ce sont des œuvres considérables. En 1861 et 1862, il se rend à Londres, à Paris et deux fois à Saint-Pétersbourg (pour la création de *La Forza del Destino*). De 1865 à 1867, il vit principalement à Paris (où est créé *Don Carlos*). En 1871, *Aïda* est représentée au nouveau théâtre du Caire, pour célébrer (avec un peu de retard) l'ouverture du canal de Suez. Très touché par la mort de Manzoni en 1873, il décide d'écrire un *Requiem* à sa mémoire. Ce sera l'un de ses trois plus grands chefs-d'œuvre, avec *Otello*, qui est représenté en 1887, après une longue période improductive, et *Falstaff*, cet extraordinaire témoignage de la santé intellectuelle et de la vitalité du musicien octogénaire. Il ne se remit pas de

la perte de Giuseppina en 1897. Il mourut quatre ans plus tard, âgé de quatre-vingt-sept ans, à la suite d'une attaque.

Otello et *Falstaff* représentent l'apogée du drame lyrique et de l'opéra-comique italiens. Après le premier chef-d'œuvre que fut *Nabucco*, la qualité des opéras de Verdi est tombée très bas (travail rapide que l'on pourrait qualifier de « commercial »), puis sa production lyrique a suivi une courbe toujours ascendante, dont les points les plus remarquables sont : *Macbeth* (Florence, Pergola, 1847), *Rigoletto* (Venise, Fenice, 1851), *Il Trovatore* (Rome, Apollo, 1853), *La Traviata* (Fenice, 1853), *Un Ballo in Maschera* (Apollo, 1859), *La Forza del Destino* (Saint-Pétersbourg, 1862), *Don Carlos* (Opéra de Paris, 1867), *Aïda* (Le Caire, 1871), *Otello* (Scala, 1887), *Falstaff* (Scala, 1893). Paysan peu cultivé, il avait un génie sûr du théâtre lyrique, d'un théâtre lyrique foncièrement italien, grâce auquel il corrigea certaines erreurs de jugement. Comme tout compositeur italien, il avait le don mélodique ; mais il surpassait ses prédécesseurs par l'efficacité de ce don infaillible et par une habileté remarquable dans l'utilisation des chœurs. Il échappa d'instinct à l'influence de son exact contemporain Wagner, qu'il admirait pourtant profondément. L'homme était aussi exceptionnel que le musicien. Son humanité, sa grandeur morale apparaissent non seulement dans sa musique (où s'exprime si souvent le sentiment de la souffrance humaine), mais encore dans de nombreuses réalisations généreuses par lesquels il fut le bienfaiteur de sa région natale, où il avait choisi de vivre : travaux d'irrigation ou d'assèchement, plantations, constructions d'un hôpital, etc...